Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 7

Buchbesprechung: Bibliographie
Autor: E.M. / F.F.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

veau matériel ; l'affût rigide fut adopté pour l'artillerie de campagne et pour l'artillerie à cheval, tandis que, pour l'artillerie de montagne, on adoptait un affût se démontant en plusieurs parties. A la fin de l'année 1902, la fabrication était suffisamment avancée pour que l'on pût remplacer tout le matériel de 75-B.

Depuis lors, les études ont porté sur le recul sur l'affût. L'Italie s'est mise résolument à l'étude.

Le général Pedotti annonce qu'il considère comme imminente la solution définitive du problème. Lorsque le nouvel affût sera adopté, il faudra trois années pour achever la transformation totale du matériel de l'artillerie de campagne, mais il n'est pas encore possible de pouvoir déterminer quelle sera la dépense à faire.

Le ministre termine son discours en disant qu'il ne juge pas à propos de répondre à une question que lui a posée la commission du budget, pour savoir si l'adoption d'un nouveau matériel à déformation n'aurait pas pour conséquence l'adoption d'un calibre inférieur à 75 millimètres.

BIBLIOGRAPHIE

Aide-mémoire de campagne à l'usage des officiers de réserve d'artillerie, 1 vol. in-12 allongé de 191 pages. Paris, Berger-Levrault & Cie, 1904. — Prix, 3 fr. 50.

Publié sous les auspices de la Réunion des officiers de réserve d'artillerie au cercle militaire de Paris, cet opuscule se compose de 3 planches en couleurs et 155 figures avec du texte, très peu de texte : c'est surtout par l'image que les rédacteurs de cet aide-mémoire ont voulu rappeler tout ce que doit savoir un officier d'artillerie de campagne. Des légendes concises et de ce qu'on pourrait appeler, des renseignements condensés, du Règlement réduit en Liebig, ont permis de réunir dans un volume restreint une foule de données très utiles. Je n'oserais dire que, sous cette forme, ceux qui ne savent pas peuvent apprendre. Mais le but de cette excellente publication est de « rappeler » à ceux qui savent déjà. E. M.

Guide du gendarme, par le capitaine IGERT, commandant l'arrondissement de gendarmerie de Pointe-à-Pitre. 1 vol. in-12 de 433 pages. Paris, Garnier frères. 1905.

Ce livre est bien imprimé ; il se présente bien. Mais il ne peut intéresser que les gendarmes français, et encore hésiteront-ils peut-être à l'acheter, car il y manque pas mal de renseignements et certains de ceux qu'il renferme sont sujets à caution.

Remarquons enfin que pour « guider » les gens, il ne suffit pas de résumer des règles. Il importe plus encore, — ou, tout au moins autant, — de dire comment elles doivent être comprises, interprétées, appliquées.

E. M.

Mes souvenirs. La guerre contre l'Allemagne (1870-71), par le général Baron FAVEROT DE KERBRECH. 1 vol. in-8. Paris 1905. Plon, Nourrit & Cie, éditeurs.

Ce volume reproduit une série de récits parus dans le *Gaulois* et complétés par l'auteur. Ce sont des notes écrites au jour le jour, du 25 juillet 1870 au milieu de mars 1871. Au moment de la déclaration de guerre, l'auteur était attaché comme officier d'ordonnance au général Fleury, grand écuyer de l'Empereur. Le 25 juillet, ayant été nommé écuyer de Napoléon, il se rend au quartier général. Là, il sera admirablement placé pour juger, sinon de toutes choses, au moins de beaucoup d'hommes. Il n'en faut pas toujours autant pour colorer un récit. Plus tard, il servira comme officier d'ordonnance du général Ducrot, et dans cette situation, également, il aura des souvenirs à moissonner.

Des notes rapides comme celles que peut prendre un officier en campagne, sous le coup d'impressions vives et d'émotions poignantes ne sauraient avoir la précision de documents historiques, mais en revanche, elles ont la saveur des choses vues et l'animation des évènements vécus. Et comme le général Faverot de Kerbrech écrit d'une plume alerte, son volume se lit avec une grande facilité.

L'histoire, d'ailleurs, trouve à y glaner. Le récit de la bataille de Sedan, par exemple, est invoqué par les chercheurs de problèmes à résoudre. « Le général Ducrot m'envoie dire à Galiffet de charger sans retard... écrit l'auteur. C'est donc bien Galiffet qui commanda la fameuse charge... De leur côté, les partisans de la retraite sur Mezières invoquent le témoignage du général Faverot de Kerbrech pour établir la viabilité du bois de la Falizette, conséquemment la possibilité du mouvement ordonné par Ducrot.

On a cependant l'impression, dans ce dernier cas, d'un chapitre n'appartenant pas à ceux que l'auteur griffonait chaque soir sur son cahier rouge. A certaines expressions, à la tournure du récit, il semble qu'il s'agit moins d'une improvisation que d'une reproduction partielle d'autres sources, la *Journée de Sedan* du général Ducrot, par exemple, ce qui ôte au témoignage beaucoup de sa valeur.

Une question plus intéressante encore est celle de l'attitude du Tzar Alexandre II au début de la guerre. Notre auteur rapporte une conversation à laquelle il prit part en 1878, et dans laquelle le général Fleury qui, en 1870 était accrédité auprès du Tzar, raconta les démarches faites par lui, auprès de ce dernier, pour obtenir une intervention en faveur du maintien de la paix. La dernière de ces démarches fut tentée au lendemain de la célèbre dépêche d'Ems.

« Il (Napoléon) télégraphia au général Fleury de se rendre sans retard auprès de l'empereur Alexandre, de lui démontrer que le comte de Bismarck avait fait de l'incident d'Ems une relation dénaturée, et de le prier d'écrire à son oncle le roi de Prusse, pour lui faire comprendre combien son chancelier avait volontairement altéré les faits.

« Il était fort tard quand le général Fleury reçut cette dépêche. Il partit aussitôt avec le commandant de Verdière, son aide de camp, pour Tsarkoé-Sélo, où se trouvait la cour. L'empereur Alexandre ne rentra qu'à une heure très avancée de la nuit. Le général Fleury se fit néanmoins annoncer. Il fut

aussitôt reçu. Se faisant l'interprète ému et pressant de son souverain, le général supplia le Tzar de se laisser convaincre, par l'exposé scrupuleusement exact qu'il fit des évènements d'Ems, du parti pris évident du gouvernement prussien. Alexandre II en fut si vivement impressionné que des larmes lui vinrent aux yeux. Il écrivit sur l'heure au roi Guillaume ».

Ainsi, le Tzar était bien disposé pour la France, mais il était mieux encore disposé pour la Prusse, s'il faut en croire un ouvrage récent, publié sur « *La mobilisation allemande de 1870-71* », par G. Lehmann, conseiller-rapporteur au ministère de la guerre, à Berlin Cet ouvrage paraît mériter toute créance, ayant été élaboré au ministère prussien de la guerre, sur le vu des pièces authentiques. Or, il nous apprend que la Prusse put escompter, de prime abord, l'emploi, non seulement de toute l'armée active, mais encore d'une partie de la landwehr, parce qu'elle était couverte par la promesse de l'empereur Alexandre, au cas où l'Autriche violerait la neutralité, de porter à la frontière autrichienne une armée de 300 000 hommes et de faire occuper au besoin la Galicie.

On voit que les larmes d'Alexandre II sur les méfaits de Bismarck ne l'empêchèrent pas d'adopter des mesures positives favorables à la politique du chancelier.

Les souvenirs du général Faverot de Kerbrech ouvrent ainsi la porte à de nombreuses recherches historiques. C'est un intérêt de plus qui s'attache à leur lecture. F. F,

---

La guerre russo-japonaise, résumé historique et chronologique des événements (tome II), par L. Thiriaux. — Namur, Ad. Wesmæl-Charlier, 1904.

En février dernier (page 168), j'ai mentionné la publication du tome I, allant du 8 février au 4 juillet 1904, j'en louais les nombreuses qualités, mais j'ajoutais que peut être on est en droit de suspecter l'impartialité de l'auteur : « en tous cas, disais-je, il n'est pas tendre pour les Japonais ».

Cette critique n'a pas été sans l'émouvoir, et il consacre l'avant-propos du tome II (lequel nous mène jusqu'au 30 novembre 1904) à se défendre contre l'accusation que j'avais portée contre lui dans les termes — bien anodins, n'est-ce pas ? — que je viens de rappeler.

Il s'en défend en essayant de démontrer que le Japon n'a ni droits, ni intérêts en Mandchourie. Sa discussion échappe à ma compétence : elle est d'ordre politique, historique, géographique, classique, commercial, et nullement militaire.

Donc, il se peut que M. Thiriaux ait raison. Mais je n'ai pas tout à fait tort, je crois, en disant qu'il est prévenu (je ne veux pas savoir si c'est légitimement ou non) contre tout ce que font et disent les Japonais. Le ton de son Résumé l'indique. J'ouvre au hasard, et je tombe sur les pages 48-49 où je lis :

La droite japonaise demandait et obtenait d'Oku l'autorisation d'enlever le Nandaling par une attaque de nuit brusquée. Cette ténacité l'honore, mais, dit une relation officieuse de Tokio, « elle occupa *facilement* le Nandaling ».

Ce « facilement » est un poême d'habileté, puisque la droite japonaise trouva la position vide d'ennemis, à part quelques cosaques laissés pour prévenir de sa marche.

. . . . . .

Les rapports d'Oku donnent une très fausse impression de cette bataille... Il représente la retraite des Russes comme causée par l'attaque de nuit sur Nandaling. Cet embellissement de la vérité, pour ne pas dire pis, n'était pas même adroit, car, deux jours après déjà, le décor de papier qu'il constituait, était percé à jour....

. . . . . .

Un comble, c'est la dépêche communiquée par la Légation japonaise.

N'est-il pas évident que ce n'est pas du « résumé historique et chronologique », cela ? C'est bel et bien de la polémique. J'admets que la critique des textes trouve place dans des notes, mais il me semble qu'il est inutile de mettre dans le corps du texte des passages comme ceux que je viens de citer ou comme celui-ci, que je trouve en tournant la page : « Il faut que les Japonais aient une bien piètre idée de l'intelligence des Européens, pour leur servir de pareilles bourdes ».

Ces réserves formulées, j'ai plaisir à recommander le substantiel travail de M. L. Thiriaux. Le tome II mérite plus d'éloges encore que le tome I, car, pour employer les expressions mêmes de son avant-propos, ses sources se sont élargies, et, cette fois, il a invoqué des témoignages inédits : le recours direct, soit aux revues et journaux russes, soit aux publications japonaises en langue anglaise, le lui ont permis, ainsi que certains documents oraux.

E. M.

En Mandchourie, par M. Georges DE LA SALLE. 1 vol. n-8° de 275 pages. — Paris, Armand Colin, 1905. — Prix 3 fr. 50.

Parmi tant de récits envoyés d'Extrême-Orient par des *war-correspondants*, celui-ci est un des moins militaires assurément, mais des plus intéressants tout de même. Vivant, pittoresque, précis, manifestement sincère et exact, il renseigne peu sur la stratégie et la tactique ; par contre, il constitue un document de réelle valeur pour l'étude psychologique des évènements. Il donne une bien triste idée de l'officier russe auquel la gravité même de la situation n'est point parvenue à communiquer le sens moral. En bon français M. de la Salle fait une exception en faveur des princes Napoléon Murat et Arsène Karageorgévitch.

Ce ne sont point mes sentiments personnels à l'égard de ces deux officiers qui m'entraînent, dit-il, ni même l'orgueil national.

Malgré mon estime et ma sympathie, je ne porterais point un jugement pareil, si l'armée russe entière ne pensait ainsi : quel que soit mon chauvinisme, je ne risquerais pas un démenti facile. Je constate simplement des faits. J'enregistre l'opinion des Russes : deux officiers ont toujours et partout fait leur devoir avec bravoure, avec ardeur, avec savoir et intelligence, et ce sont deux officiers éduqués par nos écoles, dressés par nos régiments.

Il en est d'autres, à coup sûr, il en est même quelques-uns que l'on pourrait leur comparer. Il n'en est pas que les Russes leur préfèrent.

Le relief qu'ont pris, en Mandchourie, le prince Karageorgévitch et le prince Murat est d'ailleurs facilement explicable ; ces élèves de l'armée française possèdent les deux vertus militaires qui, je crois, résument toutes les autres, et dont la majorité des cadres russes est totalement dépourvue : l'esprit militaire et le sens du devoir.

A l'appui de mon dire, et pour ceux qui traiteraient ce dernier jugement de calomnieux, que penser d'officiers supérieurs qui s'enivrent et roulent au ruisseau, avec leurs lieutenants, sous les yeux de leurs hommes ? Que penser d'officiers qui vident la caisse du régiment ou gaspillent l'argent qui leur est confié, qui en font cadeau aux cocottes, aux *sistras* de Tiéling, de Moukden et de Kharbine, ce pendant que les hommes manquent de vêtements ou de bottes, et les chevaux de fourrage ?

Ce sont des exceptions, à coup sûr. Moins rares pourtant que je n'aurais souhaité. Je l'ai déjà dit, et je m'empresse de le reconnaître encore, il y a tous les officiers qu'on ne voit pas, parce qu'ils font leur métier ou tâchent. Mais ceux-là, ce sont pour la plupart des petits, des humbles, qui n'ont pas le temps ni le désir d'intriguer, et qui meurent obscurément, en s'efforçant d'acquérir — sous les balles — ce que l'école ne leur a point appris.

Voilà n'est-ce pas ? qui en dit bien long, et qui le dit très bien. Il y a,

éparses dans le récit pur et simple, dans les descriptions, quelques pages de ce genre qu'enregistreront avec intérêt les militaires épris de psychologie et curieux de connaître l'état d'âme des armées étrangères.

E. M.

La Question macédonienne et les Réformes en Turquie, par Voïnov. Un volume in-8°, broché, avec deux cartes, dont une en couleurs. Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny, Paris.

Le livre de M. Voïnov est l'un des plus clairs qui aient été écrits sur une question où, jusqu'ici, il semblait que l'obscurité voulue et la partialité consciente aient été de règle. Il arrive à son heure, les événements qui se déroulent dans le proche Orient s'imposant de plus en plus à l'attention des nations civilisées.

Que se cache-t-il dans ce mot de *Macédoine?* qui a pris dans notre langue un sens si caractéristique ; mélange confus, enchevêtrement de races, de nationalités, de religions, de coutumes sur le sol fertile de l'un des plus beaux pays du monde.

M. Voïnov, avec une indiscutable autorité, avec une science consommée, s'attache à nous l'apprendre, débrouillant le chaos, remettant chaque chose en son lieu, levant tous les voiles intentionnellement accumulés, faisant pénétrer partout la lumière à flots.

La partie politique de son travail surtout permet d'expliquer enfin les agitations perpétuelles qui se produisent dans cette contrée et qui n'ont guère d'autre cause que l'application par le gouvernement turc de la vieille et toujours effective formule : *Divide et impera;* car elles proviennent de l'appui périodique qu'il prête, avec une singulière largeur d'idées, aux factions les plus opposées et aux religions les plus antagonistes. Aucune rhétorique, aucune dissertation plus ou moins ingénieuse! Les démonstrations de M. Voïnov sont appuyées sur des preuves irréfutables, sur des documents authentiques, sur des statistiques positives. Et rien n'est plus saisissant — pour n'insister que sur ce point — que la liste, hélas! trop longue des nombreuses et innocentes victimes de la politique à double face de la Turquie, dressée dans ce livre avec un luxe horrible de détails probants! — La conclusion n'est autre que celle-là même de la sage diplomatie de la principauté : la Macédoine ne doit appartenir ni aux Turcs, ni aux Bulgares; elle a droit à l'autonomie.

La guerre universelle (Rêves allemands), roman traduit de l'allemand par MM. Joseph Schræder et Paul Bruck-Gilbert. 1 volume in-8° de 394 pages. Paris, Ernest Flammarion. — Prix, 3 fr 50.

Avec de grands airs d'étude sociale, politique, philosophique, stratégique, tactique... et toute la boutique, comme dit l'autre, cette *Guerre universelle* est tout simplement un roman de cape et d'épée, avec tout ce que comporte de romanesque ce genre essentiellement faux : enlèvements, empoisonnements, rencontres providentielles, interventions miraculeuses *ex machinâ,* rien n'y manque.

Je conviens pourtant que tout cela forme un ensemble qui n'est pas sans intérêt, si c'est sans aucune portée. Et j'ajoute que, cette fois, MM. Joseph Schræder et P. Bruck-Gilbert méritent tous les éloges que la *Revue militaire suisse* leur a décernés en novembre 1903 (page 931) sans encourir aucune des critiques qui rachetaient ces éloges.

E. M.

Lausanne. — Imp. Corbaz & Cie